

Gregory Baum
Maurice Bouchard
Guy Bourgeault
Michel Despland
Julien Harvey
Gilles Tremblay
avec la collaboration de
Richard Bergeron et Bertrand Rioux

LES MUTATIONS DE LA FOI CHRÉTIENNE

essais



collection foi et liberté ■ fides

Conférences prononcées à l'occasion des
Journées universitaires de la Pensée chrétienne,
du 25 au 27 octobre 1973,
à l'Université de Montréal,
par

Gregory BAUM
Maurice BOUCHARD
Guy BOURGEOULT
Michel DESPLAND
Julien HARVEY
Gilles TREMBLAY

avec la collaboration de
Richard BERGERON
Bertrand RIOUX

LES MUTATIONS DE LA FOI CHRÉTIENNE

Essais

COLLECTION « FOI ET LIBERTÉ »

La Corporation des Éditions Fides, 1974

FIDES
245 est, boulevard Dorchester, Montréal

commentaires

Bertrand Rioux

Ce n'est donc pas à titre de théologien que j'interviendrai dans le débat, c'est comme professeur de philosophie, croyant par ailleurs, qui s'intéresse et qui réfléchit aux problèmes de la foi. Je n'ai pas l'intention de faire un commentaire scolaire et complet sur la très belle conférence du Père Baum. Je veux dire, dès le départ, que j'ai beaucoup d'admiration pour le théologien qui tente de repenser les problèmes de la foi car on sait tout le risque qu'il y a à penser. Le seul fait de penser comporte un risque et aussi de penser à l'intérieur et dans le respect d'une tradition, c'est encore un risque plus grand. Mais le Père Baum a bien voulu poursuivre sa recherche et il me semble qu'elle est fructueuse dans la mesure où il reprend ce problème très complexe du développement des vérités de foi ou de la manière dont nous percevons l'Évangile.

Il me semble, en profane que je suis, que nous pouvons dire, en effet qu'il n'y a pas de développement purement logique, ou organique, ou systématique, de la vérité révélée, mais qu'il y a plutôt des développements en des sens différents, et que là commencent les problèmes épistémologiques pour comprendre ces divers développements. Alors je passe

sur les très belles pages que comporte la conférence et que j'aurai intérêt à relire pour moi-même. Je voudrais faire deux remarques et poser une question.

La première remarque concerne une certaine ambivalence au niveau conceptuel concernant le problème du rapport de l'homme au monde et de l'homme à Dieu. Il est certain qu'il faut repenser et prendre extrêmement au sérieux ce problème de l'histoire et de la vie humaine sur terre, et on sait jusqu'à quel point Marx, Freud et Nietzsche nous ont lancé un défi en regard de leur herméneutique du soupçon. Je vous rappelle cette phrase par exemple de Nietzsche, tirée de *Ainsi parlait Zarathoustra* : « Je vous en conjure, ô mes frères, demeurez fidèles à la terre et ne croyez pas ceux qui nous parlent d'espérance supra-terrestre, sciemment ou non, ce sont des empoisonneurs. » On a vu comment le Père Baum essaie de faire face à cette dénonciation et d'assumer pour lui-même, dans le risque d'être un empoisonneur, l'espérance chrétienne en rendant plus saine la discussion de ces problèmes.

Mais quant à moi, il me semble qu'il n'y a pas beaucoup d'espoir et même d'intérêt à trop rester dans l'ambiguïté concernant ces problèmes que le Père Baum formule en disant que si nous refusons de permettre à l'Évangile de diviser la vie en deux espaces terrestre et céleste, nous devons par conséquent clarifier la signification des principaux termes chrétiens. Bien sûr que le ciel de notre enfance et le ciel du catéchisme nous l'avons compris d'une certaine manière spatialisante, mais je ne suis pas prêt à ridiculiser ces vocables très traditionnels parce que pour moi il s'y cache une vérité très profonde qu'il faut à tout le moins tenter d'analyser, quitte à la rendre sous un autre vocable,

mais encore est-il qu'il faille garder l'essentiel de ce qu'elle veut dire. Il est bien sûr que le ciel et la terre ne doivent pas être interprétés dans le sens de deux espaces, il ne faut pas interpréter le ciel comme ce qui est au-dessus de la terre et penser avec Gagarine rencontrer Dieu dans le ciel. Il est bien sûr que le ciel était une image pour essayer de rendre compte d'une vérité plus profonde. Et de ce point de vue-là, ça devient, si vous voulez, quelque chose comme une métaphore qui garde sa vérité. Il me semble que parler de ciel et de terre veut indiquer deux conditions différentes d'une seule et même vie humaine en même temps que l'éclairement de l'une par l'autre, je veux dire la condition temporelle de l'homme dans son existence terrestre, et la condition éternelle de l'homme, la condition temporelle étant justement la situation et la condition à partir de laquelle l'existence humaine peut être interpellée par Dieu et peut être possibilité de salut et de rédemption par Dieu.

L'Église a toujours compris du point de vue de la foi que l'existence temporelle et terrestre de l'homme devait être prise en rapport avec l'achèvement de cette condition temporelle, c'est-à-dire dans le face à face avec Dieu, le voir du visage de Dieu. Il me semble que c'est essentiellement cela que le ciel veut dire. Le ciel veut dire que dans une relation d'interdépendance de la condition temporelle et de la condition éternelle le devenir de l'homme s'achève dans le face à face de Dieu. Le ciel comporte donc un regard sur l'avenir définitif de l'homme en Dieu qui lui permet de vivre le présent comme la présence secrète de cet avenir du face à face avec Dieu, et il me semble que dans une certaine interprétation de ces vocables, on ne tient pas assez compte que si la vie divine est d'ores et déjà donnée dans une seule

et même unique vie humaine qui est d'abord la vie de l'homme dans l'histoire, il reste que cette vie demeure encore réellement à venir.

Il faut donc voir deux termes et non pas aplatir ou diminuer le pôle, si vous voulez, du face à face de Dieu, sous prétexte que la vie divine déjà est présente en nous, car si ce futur de l'accomplissement définitif de l'homme dans la vie de Dieu est d'ores et déjà présent sous la forme du salut à accueillir et à assumer comme transformation de soi et du monde et cohérence à faire dans sa vie selon toutes les dimensions de l'homme, ce futur est encore réellement à venir sous la forme du face à face après la mort. Le vocable ciel intègre cet événement violent de la mort, événement essentiel pour que l'homme puisse voir Dieu face à face. Et c'est comme cela, je pense, que la théologie doit comprendre la mort, la mort qui est condition pour voir Dieu, car on ne passe pas comme cela, on ne voit pas Dieu directement, on voit Dieu en subissant en quelque sorte l'épreuve finale, l'épreuve ultime de la mort.

Alors il me semble que c'est dans une perspective eschatologique qu'il faut voir le Ciel et la Terre, et non pas dans deux espaces ou deux ordres superposés : c'est une seule et même vie humaine élevée à la vie divine mais qui comporte deux conditions. Je dirais donc que si le salut de l'homme doit être accueilli au sein de notre condition d'existence temporelle, ce salut nous habite et nous habilite à une condition différente qui est la condition d'existence éternelle. Ce terme d'éternité, c'est un vieux terme que l'on retrouve dans la philosophie et dans la théologie, et ce terme a encore son sens, pourvu qu'on essaie de le méditer, parce que la condition d'un esprit, ce n'est pas purement et simplement la temporalité quantitative, mais c'est l'intensité

qualitative du recueillement et du rassemblement de l'esprit en nous éprouvée à plusieurs niveaux de l'existence de l'homme, de sorte que je ne suis pas prêt à accorder trop facilement que la temporalité est purement et simplement constitutive de l'homme, sans voir que cette temporalité est transie d'un rapport à l'éternité, à une certaine instantanéité que vous trouvez dans toutes sortes de comportements de l'homme comme ceux de la fidélité, de l'amour, de l'expérience esthétique, de l'expérience mystique, de la contemplation, tout cela à mon avis est signe, disons le mot, de la transcendance de l'esprit.

Et c'est ici que j'interpellerai tout à l'heure le Père Baum en regard des concepts qu'il emploie et que la théologie emprunte aux traditions philosophiques. Je suis convaincu comme tout autre que l'homme est un être-au-monde, mais quand il s'agit de porter un jugement essentiel sur l'être de l'homme, je dois dire que cet être-au-monde est aussi capable de ce que la tradition chrétienne parlait, disait, nommait si vous voulez d'homme intérieur. Je ne suis pas prêt à abandonner ces termes d'homme intérieur, pourvu qu'on veuille bien dissocier l'intériorité de l'homme d'une sorte d'intimité psychologique ou introspective beaucoup trop facile et qui tombe en effet sous la critique.

Par exemple, Merleau-Ponty a très bien vu ce qu'une certaine intériorité comprise comme intimité à soi ne rendait pas compte de l'homme, mais il y a un autre aspect de l'intériorité qui est justement cette capacité de l'homme de se rassembler et de se recueillir en lui-même dans l'acte de liberté, dans l'acte de réflexion, dans l'acte d'adoration, dans l'acte de prière comme dans l'acte d'entrer en rapport avec ses frères. De sorte que je chicanerais un peu le Père

Baum et d'ailleurs une certaine théologie, en ce qui concerne des dichotomies beaucoup trop faciles qui ne conservent pas à mon avis toute la richesse de ces termes pourvu qu'on veuille bien les expliciter davantage.

Ceci m'amène à une deuxième remarque qui sera aussi dans le même ordre, c'est une remarque concernant le problème de Dieu. Le Père Baum parle d'une réinterprétation, d'une récapitulation des données de la foi qui entraîne une réinterprétation de Dieu. Je le veux bien, mais je voudrais aussi qu'en prenant ses distances en regard d'une certaine pensée, on fasse à cette pensée l'honneur de la reconnaître pour ce qu'elle est d'abord, et qu'ensuite on veuille bien regarder aussi les difficultés qu'entraîne un autre mode de pensée, en étant toujours conscient de la limitation des concepts qu'on emploie, quel que soit le registre phénoménologique, herméneutique ou même métaphysique, dans lequel on s'exprime. Alors en ce qui concerne le problème de Dieu, je n'ai pas beaucoup aimé que le Père Baum, pour repenser le problème de Dieu, se réfère à une certaine tradition philosophique où on parle du problème de Dieu et du monde en termes de substance infinie et finie. Il me semble que c'est la gloire en quelque sorte de la pensée chrétienne au Moyen Âge, et le Père Baum l'a signalé en passant, d'être arrivé à penser Dieu comme la source de l'être, celui qui donne l'être et non pas n'importe quoi : Dieu n'est pas un fabricant, Dieu n'est pas un artisan, Dieu crée en donnant l'être et c'est la gloire de Thomas d'Aquin d'avoir approfondi la métaphysique aristotélicienne de la substance jusqu'à l'acte d'être et d'avoir pu affirmer Dieu comme l'*Esse ipsum subsistens* et non simplement comme le plus haut étant. J'aurais aimé que le Père Baum en prenant ses distances avec cette

tradition donne à cette tradition tout ce qu'elle comporte de richesse encore valable de nos jours, même si elle semble peu compréhensible à l'oreille des gens.

Mais encore ici il ne faut pas trop s'illusionner sur un autre langage qui pourrait être plus accessible aux gens, vous savez tous nos langages sont assez pauvres et comportent toujours des désavantages, non pas que je veuille dire par là qu'il ne faille pas faire l'effort de repenser dans un autre langage, mais en étant conscient que tous nos langages sont finis et qu'ils comportent tous des limitations. Alors le Père Baum nous dit ceci en ce qui concerne le problème de Dieu : il y a une certaine manière de comprendre Dieu comme étant la cause des êtres ou la substance infinie dans un rapport avec la substance faite. En effet, il y a là une certaine possibilité de s'éloigner de la compréhension de l'homme dans son privilège d'être, si vous voulez, créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Et bien sûr, Blondel, par exemple, a vu qu'il fallait faire de l'ontologie une sorte de retour à l'homme, mais je dirai en passant que Blondel qui disait que nous sommes dans l'être nommait quand même Dieu comme l'Absolu transcendant et ce en quoi il était métaphysicien, il n'était pas qu'herméneute. Alors j'accorde au Père Baum qu'il y a là une certaine difficulté.

J'ajouterais aussi que, dire que Dieu est l'horizon ultime de la vie humaine, bien ça me fatigue un petit peu. Pourquoi ? Parce que, à partir de mon travail de philosophe, j'ai bien conscience que l'horizon ultime que je rencontre chez Husserl, que je rencontre chez Merleau-Ponty, que je rencontre chez Heidegger, bien, ce n'est pas Dieu. Dieu n'est pas un constituant de l'expérience de l'homme et surtout en regard de la foi. Dieu est celui qui s'exprime à

partir de lui-même, non pas celui que je dévoile à partir d'une anticipation en regard de certaine structure de mon être au monde. Quand Merleau-Ponty dit : « Le monde est l'horizon des horizons », ce n'est pas Dieu. Il parle juste parce qu'il parle en phénoménologue, il parle selon une méthode qui est la méthode phénoménologique et, de ce point de vue-là, eh bien ! on peut parler, essayer de voir que ce rapport au monde comporte un sens de transcendance, comme dirait Husserl, ou encore un horizon dernier du sens qui est justement le monde comme monde.

Mais je regrette, le monde comme monde ou l'horizon des horizons ou même la dimension, ce n'est pas Dieu, et ce en quoi cette fois-ci je dirai que voilà la difficulté propre que comporte une certaine réinterprétation de la révélation — non pas que ces difficultés doivent nous empêcher d'effectuer ces reconceptualisations — mais pour éveiller une prise de conscience en regard de ces difficultés, j'allais dire que justement quand je parle de Dieu comme l'horizon des horizons, je parle de Dieu à partir de l'homme. Je parle de Dieu à partir de l'histoire. Or, en regard de la foi, c'est Dieu qui nous interpelle, et c'est le monde et l'histoire qui sont vus et jugés par Dieu, interpellés par Dieu et ça c'est très différent que de voir Dieu dans l'horizon de l'homme, comme la dimension dernière de l'homme. Je ne suis pas prêt à prendre l'être de Heidegger, la dimension ultime de mon expérience, comme étant Dieu ; le Dieu de la tradition chrétienne est plus que ça. Dieu est Celui qui est, celui dont saint Jean disait : « Nous Le verrons tel qu'Il est. » Tel qu'Il est, non pas à partir d'un dévoilement par l'homme mais à partir de Lui-même, s'exprimant Lui-même.

Pour moi il y a donc là un problème, si vous voulez, de couper le cordon ombilical qui fait que je me rapporte à

Dieu et que je fais de Dieu une sorte de constituant de l'expérience humaine. Alors la question que je poserai au Père Baum c'est celle-ci : À quel niveau de conceptualisation se situe cette réinterprétation de la foi quand il emprunte à la philosophie ces concepts d'horizon, de dimension et de transcendance dans l'immanence ? Est-ce qu'il faudrait interpréter la révélation par exemple dans ses mutations comme l'essence épocale de l'être, comme par exemple chez Heidegger, dans ce sens que l'être s'envoie de manière diversifiée dans l'homme ? Qu'est-ce qu'il s'ensuit pour une herméneutique de la révélation du fait que la révélation s'offre à l'homme comme une affirmation de Dieu à partir de lui-même ?